

I

La mer Rouge n'est pas rouge quoi qu'en pensent les cuistres et les ignares qui ne sont pas allés y voir. Ceux-ci expliqueront même à ceux-là *pourquoi* elle est rouge, et ces derniers le colporteront avec assurance, comme le tenant de docteurs dignes de foi, ou prétendant même l'avoir vue de leurs yeux. Tantôt ils vous feront la chanson d'une algue rubiconde à son agonie, tantôt ils évoqueront la teinte des coraux qu'on y trouve, sans s'inquiéter du fait qu'ils sont blancs dans cette partie du monde. Pour étayer leur démonstration, quelques caciques vous parleront grec ou latin, ce qui fait toujours son effet et coupe court à la controverse. Les polyglottes vous feront la traduction du mot « rouge » dans toutes les langues du monde, les férus d'histoire ancienne iront vous chercher des preuves dans l'*Odyssee*, les dévots dans le Livre, les amateurs d'obscurités dans la Kabbale. Moïse, Hérodote, Strabon ou même ce bavard de Pythéas n'auraient-ils point glosé sur le thème, eux qui avaient tant à dire sur tant de choses? Et même s'ils ne l'ont pas fait, ne doit-on pas entendre leur silence comme l'attestation d'une merveille si universellement reconnue, qu'elle rend toute remarque la concernant superflue? La prétention, la crédulité et la sottise des hommes sont infinies, et ce n'est pas demain qu'une révolution renversera le trône du roi des...

« Diable! se diront les lecteurs, quelle méchante humeur! Et peut-on commencer sereinement un récit en affichant tant de hargne envers le genre humain? Cette aimable chronique va-t-elle tourner court et s'enliser dans la misanthropie? On ne nous a guère préparés à si navrante dérive! Jusqu'ici on péchait plutôt par excès d'indulgence envers des coquins qui ne méritaient pas la corde du gibet. Ainsi cet atroce Jourdan Coupe-Tête¹ qu'on nous fit presque

1. Cf. tome I, *Le Naïf libertin*.

aimer, ce Rosetti¹ sans morale avec qui nous rougissons d'avoir ri, At-Tawiil², ce prince moitié fou qui nous fit quasiment regretter de n'être ni guépard, ni anglais, et surtout ce vicomte³ impie et débauché paré de tant de charmes qu'il faillit nous précipiter avec l'auteur dans la bougrerie. »

Eh quoi! Qu'on me pardonne! J'en conviens: j'enrageais! Et la couleur de la mer Rouge entraînait pour peu dans cette acrimonie généralisée. Analys, ma bien-aimée, m'avait abandonné pour un émir arabe que je jugeais un sot bien qu'il se proclamât descendant du Prophète. Malgré sa belle figure, son ronflant pedigree, et son titre de gouverneur de Suakin, ce Jawad n'était qu'un moulin à prière de la plus consternante espèce, ce qui ajoutait à mon chagrin d'amour une cuisante blessure d'amour-propre. À cette double vexation venait s'ajouter comme un coup de grâce ce qu'Analys m'avait laissé entendre en me remettant ce maudit manuscrit que je croyais chassé de ma vie à jamais.

— Prends et lis-le... Tu comprendras...

Eh oui! J'avais compris! Compris que le vicomte n'était pas, comme je le croyais, mort grillé sur le *Bucentaure* puisqu'il avait eu le temps d'en tirer la copie du manuscrit que j'y avais dissimulée. Je le voyais comme dans un tableau de genre, grand et lesté, se hisser sur la galère avec l'abbesse et son nain sur les talons, l'une empêtrée dans son *tabarro*, l'autre roulant sur ses membres courtauds. Pouvaient-ils, les pitoyables coquins, rivaliser avec cet athlète accompli? À peine avaient-ils eu le temps d'apponter, que lui s'était déjà emparé du rouleau. Sans perdre un instant, il saute dans la gondole et commande au batelier de s'en retourner, ravi de jouer un méchant tour à ses complices en les abandonnant au large, sans barque et sans agrès.

À partir de là, rien de plus aisé que de reconstituer la saynète: d'abord sa fureur en constatant que l'exemplaire qu'il a en main n'est qu'une copie des dix premières lignes suivies d'une kyrielle de *De profundis*, et puis l'incroyable retournement de situation lorsque, revenu sur le quai, il se heurte à sa sœur tenant l'original. Il lâche le faux rouleau et, tandis que Mahogani s'en empare, les Saint-Roman négoc-

1. Cf. tome III, *L'Abeille et le Scarabée*.

2. Cf. tome IV, *Le Bataillon des ténèbres*.

3. Cf. tome II, *Le Dernier Carnaval*.

cient l'échange entre cet infâme rouleau de papier et leur ancien valet moitié noyé à leurs pieds. Quels mots blessants lui avait-il servis pour restaurer sa fierté mise à mal ? Des mots assez cruels pour la pousser à m'abandonner sur le quai après m'avoir pourtant sauvé la vie au péril de la sienne. Avait-il précisé la nature exacte de notre relation sur laquelle je venais de mentir avec aplomb ? Donné d'abominables détails ? Ah ! Le monstre ! L'indignation remplissait ma poitrine et y prenait la place que la pure allégresse de le savoir vivant aurait dû y tenir. Quelques mois plus tôt, cette nouvelle m'eût terrassé de bonheur. Aujourd'hui, elle ne faisait que m'indigner. Je n'étais plus le pauvre garçon affolé qui avait quitté Venise pour l'Égypte deux ans plus tôt. De l'eau était passée sous les ponts et du sable sous les portiques. Il y avait eu tant de femmes que j'en perdais le compte, mais il y avait eu aussi Fayçal et les frères Ben Akli. Quant au Balafré et à Liam at-Tawiil, si je ne l'avais pas fait, j'y avais fortement songé. Du coup, le vicomte avait perdu son statut d'amant singulier. Je l'avais bel et bien enterré. Et tant pis pour lui si je l'avais enterré vivant. Les morts devraient savoir qu'ils n'ont que quelques jours pour ressusciter, trois est une bonne moyenne qui a fait ses preuves. Passé ce temps, les mouchoirs ont séché, les veuves et les orphelins consulté les tabellions, les thuriféraires prononcé les discours. S'en retourner après ce délai c'est prendre le risque de se voir confronté à sa statue équestre, toujours plus grande et plus belle que son modèle. Tout s'arrange si vite autour des catafalques ! La place vide laissée par le défunt aspire ceux qui restent. Revient-il, on ne sait plus où le mettre. N'est-ce pas pour s'assurer que les morts ne sortiront plus de leur sépulcre qu'on leur met sur le ventre d'aussi lourdes pierres tombales ? Rien n'effraie comme les vampires, les fantômes et les morts vivants qui ont un pied dans ce monde et un pied dans l'autre. Trois jours, dis-je, trois jours ! Pas un de plus. Ensuite, chacun chez soi ! Malgré leur noblesse attestée, ces Saint-Roman n'avaient aucun savoir-vivre : ils passaient leur temps à mourir et à ressusciter !

Le vicomte avait fait son temps. Je l'aimais mieux mort que vivant. Je l'avais suivi, fasciné, dans des méandres obscurs qui ne menaient nulle part. J'en étais sorti moitié ivre, meurtri, blessé, mais ne comprenant toujours pas ses motifs. Pourquoi diable s'acharner à fouler aux pieds tous les principes, dénouer tous les liens, dès lors que les uns ou les autres, ne fût-ce qu'un instant, nous contentent ?

On peut bien admettre qu'il est sot de se soumettre en aveugle à des édits prescrits par la morale, la religion et même la nature! Mais n'est-il pas aussi sot de s'en imposer d'autres dont le seul mérite est d'être à l'opposé des premiers? Libertin! Quelle stupidité! La liberté est-elle une divinité à qui l'on doit sacrifier comme à un Moloch mangeur d'hommes? Faut-il s'agenouiller devant cette maîtresse ombrageuse qui n'admet pas de rivale? N'est-il pas plus avisé de s'en faire une aimable compagne que l'on peut même tromper un peu si une douce chaîne nous retient un moment? Ne pourrait-on picorer ici et là ce qui nous plaît, rire un jour et s'attendrir celui d'après selon l'humeur? prendre le vent, le temps, goûter la vie, être infidèle par fantaisie plutôt que par devoir? Pourquoi ressasser comme à la messe que l'on n'a point de cœur? Cet organe n'est-il pas lui aussi facteur de volupté?

« Il se sera fauflilé avec l'Autrichien, pensai-je. Rien de plus facile! Les jolis soldats blancs de François II venaient d'entrer dans Venise. Auprès d'eux, je le vois redevenir Siffrein de Saint-Roman, vicomte et marquis, un séducteur sans faiblesses qui collectionne les conquêtes, n'admet aucun frein et affecte l'ennui. Il doit mener grand train à Vienne, à Coblençe ou à Saint-Pétersbourg, signer de faux billets, tricher aux cartes, se battre en duel, danser la valse et faire des bons mots. Ah! il trouvera toujours, sur les bords du Danube, du Rhin ou de la Moskova, une femme ou un homme assez nigaud pour tomber sous son charme, lui ouvrir son lit et les cordons de sa bourse! Love-lace! Pique-assiette! Parasite! Écornifleur! Jean-foutre! Décadent! Nuisible! Philosophe de cabinet! »

— Diable! Vous parlez seul à présent? s'étonna mon brave Saint-Génix qui avait ôté son turban pour mieux s'offrir au vent du large.

— Comment cela, je parle seul? Vous déraisonnez, mon cher! répliquai-je.

— Du tout! Je le confirme: vous parlez seul! Encore qu'à dire vrai vous sembliez vous adresser à quelqu'un...

— Alors... ce sera sans doute à vous...

Il eut un sourire finaud:

— Ma foi... j'espère que vous ne me tenez pas en si piètre estime...

Je considérai le beau visage franc, le regard sans détour de mon huguenot. Ni roublardise ni perfidie sur les traits énergiques sculptés

par le soleil et l'aventure. L'harmonie de cette figure où la noblesse le disputait à la bonté était de celles qui rassurent, inspirent confiance, appellent la robuste poignée de main.

— Allons, Saint-Génix! Vous savez bien que je vous aime! dis-je avec sentiment.

Il accentua son sourire malicieux.

— J'en prends acte! Mais je me passerai, si vous le permettez, de ce genre de déclaration...

Je lui rendis son sourire mutin, et j'eus un peu de mal à en revenir au vicomte qui me parut lointain à ce moment. Il n'était que fumée, comparé à mon brave Rochelais.

« La seule chose que tu m'as enseignée, coquin, c'est que l'on peut foutre les hommes aussi bien que les femmes, ce qui, sur le chantier des constructions philosophiques, n'est qu'un édicule de médiocre intérêt. »

J'avais pris soin de ne laisser aucun son franchir mes lèvres, mais Saint-Génix, qui avait de la finesse à la mesure de son amitié, me jetait en tapinois des œillades amusées.

« C'est bien ma veine! me dis-je. Le marquis eût pu avoir un fils comme celui-là. Le servir eût été pour moi un honneur et une joie. Au lieu de quoi je suis tombé sur cette horreur: un libertin! Peut-être le dernier... »

Posté à l'avant du *zaroug* qui tirait des bords face au vent, Saint-Génix lança dans les embruns qui faisaient miroiter son front:

— Avez-vous jamais vu une mer aussi bleue?

Je secouai la tête pour chasser tout à fait l'ombre importune de mon premier amant.

— En effet! répondis-je. Elle est d'un bleu stupéfiant! Ce qui m'amène à me demander... et par la même occasion à *vous* demander, pourquoi on l'appelle la mer Rouge.

Aussitôt un beau pli de penseur coupa son front entre les deux sourcils:

— Pourquoi? Eh bien, voyez-vous, c'est tout simplement parce que...

— Ah! Je m'en doutais! lançai-je, lui coupant la parole.

Et nous voilà tous deux partis à rire, lui content de m'avoir consolé, et moi de l'être grâce à lui.

*

Le navire de Mohamed Zaoui était un grand et fort *zaroug*. Sur ce navire ponté, on pouvait vivre plusieurs jours sans toucher terre, encore que dans un confort spartiate. À son mât unique était montée une voile triangulaire, présentant au vent une incroyable surface de toile. Cela rendait le bâtiment véloce mais sensible comme une fille. Il changeait de cap comme on éternue. La bôme libérée par les marins balayait alors le pont avec une violence inouïe. Sitôt placé au vent, il s'inclinait d'une façon inquiétante, une moitié de la coque hors de l'eau, la toile gonflée frôlant la mer d'un côté, tandis que de l'autre une grappe de matelots, postés en surplomb sur la vague rapide, leurs pieds nus collés à l'extérieur du plat-bord, pesaient de tout leur poids pour l'équilibrer.

Je soupçonnai vite notre coquin de *nacouda* d'en user ainsi pour nous impressionner, le Français n'ayant jamais eu grande réputation de marin, ce qui est très injuste, comme nous l'allons voir bientôt.

*

Pour l'heure, j'étais « ambassadeur extraordinaire du gouverneur de Suakin pour le pacha de Djeddah, dépêché auprès de Bonaparte Bey, premier *qûnsul* français ».

Jawad m'avait remis en grande pompe la lettre de compliments destinée à Bonaparte. La missive, magnifiquement calligraphiée en arabe et portant en regard une traduction française de la plume alerte de Saint-Génix, commençait par cette formule à la sobriété tout orientale :

« *Grand parmi les grands éclairés et sages, modèle des princes de la nation de Jésus...* »

Elle se poursuivait sur ce ton au long d'une demi-page et se terminait aussitôt par une formule de salutations du même style qui remplissait l'autre moitié. Autant dire qu'elle ne disait absolument rien et qu'on eût pu la résumer sans rien y ôter par « Mon cher ami, je vous salue bien ! ». Comment Analys avait-elle pu se laisser prendre au piège de ces solennelles sottises et tomber amoureuse de celui qui les débitait avec tant d'assurance ? N'en mesurait-elle pas le ridicule ? Comment pouvait-elle entendre sans pouffer les déclara-

tions ampoulées, saupoudrées de lunes, de perles, de sable et autres pacotilles orientales qu'il lui adressait? Je ne pouvais l'admettre. Un moment je tentai même de me persuader qu'elle m'avait menti sur ses sentiments afin de me sauvegarder, craignant que j'entreprisse quelque action folle et désespérée pour la libérer. Mais il me fallait en convenir: celle que j'avais placée au-dessus de toutes les femmes en aimait un autre. Moi l'inconstant, l'infidèle, je devais faire à mon tour l'apprentissage de la jalousie que j'avais tant de fois provoquée. Afin de rendre plus pénible mon tourment, le sort avait voulu que mon rival heureux fût mon bienfaiteur et qu'il me témoignât estime et affection. Ne pouvais-je montrer un peu de grandeur d'âme et lui souhaiter d'être heureuse avec son prince?

Le message dormait à fond de cale dans un coffre de santal marqueté, lequel contenait aussi la collection de perles achetées à Koudiana, pendant que je pestais au grand air en surveillant du coin de l'œil la bôme dont l'unique dessein semblait être de me décapiter.

Pourtant, après tant de maux et d'aventures, je voguais enfin vers la France. N'y avait-il pas de quoi jubiler? Cependant mon visage ne devait pas exprimer un bonheur sans mélange, car Saint-Génix tenta:

— Prendriez-vous au sérieux votre nouveau rôle d'ambassadeur? Vous avez tout à fait la tête de l'emploi!

Je soupirai tandis qu'il se frottait les mains avec jubilation:

— Eh bien! pour ma part, je suis enchanté de rentrer chez moi...

— ... dans votre château de Jonzac dont la toiture prend l'eau...

— *Toutes* les toitures de château prennent l'eau, mon cher! Si vous n'aimez pas l'eau de pluie, ne vous faites pas châtelain!

De fait, je m'emberlucoquais de cette mission diplomatique, afin de ne plus songer à ces Saint-Roman de malheur. Plus d'une année s'était écoulée depuis que nous avions quitté Aswan ivres morts, abrutis par le vin de dattes de Costaz. Le maître de la France était alors ce coquin de Barras, le premier des cinq directeurs que chacun appelait en riant sous cape « le roi de la république ». Bonaparte, lui, était général en chef de l'armée d'Orient, sans doute le vainqueur de l'Égypte, mais peu de chose au regard de la France qui avait bien d'autres armées en ces temps belliqueux où notre pays bataillait sur tous les fronts, des marches de l'Est au cœur de la botte italienne.

Saint-Génix, malgré son affectation d'optimisme, s'inquiétait autant que moi, car il comptait bien rentrer en possession de son titre et de son château percé, confisqués dans les premiers temps de la Révolution.

*

— Bonaparte premier consul! Avez-vous une idée de ce que cela signifie? maugréa mon ami en hochant la tête.

— Comment le saurais-je?

— Vous m'avez dit l'avoir croisé plusieurs fois, et même vous être entretenu avec lui...

— On ne connaît pas un homme pour lui avoir conseillé un remède contre les piqûres d'abeille. Je puis simplement dire qu'il n'est ni excessivement douillet, ni sujet à ces gonflements enflammés qui font suffoquer certains. Mais la nouvelle de son ascension ne me surprend guère: il m'avait semblé d'un caractère à supplanter tous les gredins, Barras en tête, qui se sont emparés de la France sous prétexte de révolution.

— Barras, dites-vous? Je ne connais pas ce particulier...

— Un coquin de votre race, ci-devant vicomte, faufilé avec les plus enragés des jacobins, un...

— Tout doux, Lacoste! Ou préférez-vous que je vous appelle Al-Ashqâr? Vous n'allez pas encore me reprocher ma naissance! Au moins, les Saint-Génix ne changent pas de nom comme de chapeau! Vous disiez donc, à propos de Barras?

J'étais un peu las de notre feinte querelle. J'entrepris plutôt de lui broser le portrait de cet énergomène né dans un château en ruine au bord de l'Italie, qui s'était rendu en moins de dix ans maître de la France.

— Il était vicomte de Fox-Amphoux, un hameau perché sur une colline provençale. Élu député du Var aux États Généraux, il a fait, à force d'intrigues, son chemin à Paris qui aime ce genre de fripons. Bonaparte est devenu son homme à Toulon...

Nous nous regardâmes avec circonspection, nous rappelant que nous avions participé tous deux à cette déplorable aventure et pas du côté qu'on eût pu espérer, puisque nous étions alors l'un et l'autre marins anglais. Autant ne pas nous étendre sur cet épisode sensible

de nos carrières respectives. Saint-Génix fut le premier à retrouver son quant-à-soi.

— Allons! Faites-moi un précis de ce que la France a enduré depuis que nous...

Je souris et me lançai dans une relation détaillée des bouleversements auxquels j'avais assisté, souventes fois aux premières loges, ce dont je me fusse bien passé. De 1794 à 1798, de l'an II à l'an VI de la République, comme on disait alors, la France avait été pas mal secouée et l'Europe avec elle. Quant à moi... Une seule figure, haute, verticale et vêtue de noir, ou longue, horizontale et fort impudiquement dévêtue, dominait tout cela, dont je ne pourrais jamais parler à personne: ce satané vicomte. Mais je devais me débrouiller assez bien du reste, car Saint-Génix ouvrait les yeux passionnés d'un enfant à qui on raconte une histoire effrayante.

— La Terreur et par là-dessus la Grande Terreur! Cela fait frémir...

— Et puis la Convention thermidorienne après que les amis de Tallien et de Barras eurent fait guillotiner Robespierre.

— Eh bien, tant mieux! Cela me semble plutôt une bonne chose, n'est-ce pas?

— D'autant meilleure qu'elle m'a sauvé la vie, car j'étais en prison et sur le point de passer, moi aussi, à la bascule!

— Qu'aviez-vous fait pour vous trouver en si fâcheuse posture?

— Pas grand-chose! Je m'étais mis en tête de retrouver mon père, emprisonné lui aussi, ce qui a suffi à me faire classer suspect.

— Votre père en prison? Pauvre homme! En a-t-il réchappé?

— Je ne sais...

En disant cela, je me représentai qu'une fois libéré j'eusse pu mener une enquête. Cela m'eût été d'autant plus aisé que j'étais alors en position non seulement de le retrouver, mais peut-être de le faire élargir. Le courtier de la maison Morenasse avait à l'époque ses entrées partout, et jusque dans le cabinet de Barras. Mais j'étais aux prises avec ce diable de vicomte et plus rien d'autre n'existait pour moi. Le mal que cet homme m'avait fait! Et qu'il m'avait donc rendu veule! Comme je me taisais, assailli par ces remords et ces regrets, Saint-Génix me relança dans mon récit. Aussitôt je repris:

— Échaudée par la tyrannie de l'Incorruptible, l'Assemblée établit en l'an II...

— Auriez-vous l'amabilité de compter les années à l'ancienne? Je m'y perds dans ces ans romains.

— Si vous voulez. Nous dirons donc en 1795. L'Assemblée élit donc un gouvernement à cinq têtes qui prit le nom de Directoire, et qui était, lui, on ne peut plus corrompible. Barras en prit la tête, et se livra dès lors sans retenue à ses passions: le pouvoir, l'or et... le cul!

— Rien de nouveau sous les charmilles, dit-il avec philosophie. Mais Bonaparte, dans tout cela? À quel moment apparaît-il?

— Bonaparte, comme tout le monde, a connu des hauts et des bas. À Toulon, il était dans l'ombre de Barras qui se disait alors ami de Robespierre, et tous deux se sont montrés aussi féroces que lui. Ils ont fait décimer la ville d'une façon abominable et je n'ai dû la vie sauve qu'à un ami sans-culotte – le meilleur des hommes –, puis à une troupe de comédiens avec lesquels j'ai joué pendant quelques mois une pièce de la plume de Bonaparte lui-même. Le morceau s'appelait *Le Souper de Beaucaire*.

— Comédien? Comme cela vous va! dit-il en riant. Mais Bonaparte auteur dramatique...

— Les deux étaient assez mauvais, rassurez-vous. Mais revenons à notre chronique: quand l'Incorruptible est tombé, Bonaparte s'est trouvé en disgrâce et a même perdu son commandement. Et puis Barras l'a rappelé certain jour d'automne pour protéger l'Assemblée d'une insurrection royaliste. Il s'en est bien tiré, ce qui lui a valu le surnom de général Vendémiaire, la main de Joséphine qui était une ancienne maîtresse de son protecteur et, enfin, le commandement de l'armée d'Italie. Avez-vous entendu parler d'Arcole?

— Comment en aurais-je entendu parler? J'étais alors l'esclave de mon horrible Turc? Croyez-vous qu'on y donnait chaque jour lecture du bulletin de l'armée d'Italie?

— Je vous dirai donc que c'est une histoire de pont. Bonaparte, voyant refluer ses hommes, empoigna, dit-on, un drapeau, et, précédé d'un seul tambour, pauvre petit Provençal qui y perdit une jambe mais y gagna une statue, s'y élança le premier, entraînant ses troupes après lui.

— Voilà qui ferait un beau sujet de tableau guerrier!

— Que voulez-vous, Bonaparte a le sens du tableau! Après ce coup d'éclat plus ou moins authentique, il s'en est retourné à Paris, couvert de gloire comme on dit, et cette matière impalpable donne

un tel lustre que Barras s'en est inquiété. Il l'a donc expédié le plus loin possible, et ce plus loin possible, c'était l'Égypte.

— Mais... où étiez-vous et que faisiez-vous à ce moment pour suivre de si près tous ces événements?

— J'étais... courtier d'une maison de commerce qui fournissait les armées, puis... je suis allé jusqu'à Venise, complétai-je, assombri.

Il lança, goguenard :

— Ah! Ah! Venise! Sans doute pour y poursuivre quelque amourette?

— Le mot « amourette » me paraît impropre, mais cependant...

— Je vois..., dit-il, opérant un prudent repli, cette affaire s'est mal terminée...

— On ne peut plus mal, répondis-je brièvement. Mais revenons à Bonaparte qui s'est montré moins féroce avec Venise qu'avec Toulon puisqu'il s'est contenté de la dévaliser puis de la vendre. S'il faut en croire le gouverneur de Suakin, il semble qu'il soit, depuis, rentré en France et qu'il ait réussi ce qu'appréhendait son ancien protecteur : lui ravir sa place comme cela se fait dans les bonnes tragédies.

— Pensez-vous que Bonaparte s'est fait roi et que la république a vécu? demanda-t-il.

— Bonaparte, roi? Je n'y crois guère. Il est trop orgueilleux pour s'affubler d'un titre qu'ont porté avant lui des monarques qu'il méprise, et que leurs cousins toujours en place sur les trônes d'Europe seraient fondés à lui contester. Je le vois plutôt se trouver quelque chose de plus romain...

— Romain? Qu'est-ce à dire?

— Je ne sais pas, moi! Après consul, tyran ou César, peut-être... *imperator*?

— *Imperator*! Comme vous y allez! dit-il en éclatant de rire. Cela me paraît bien démodé...

— Bah! la mode n'est qu'un retour des anciennes pratiques. Et puis, nous verrons bien... La seule chose qui m'agace, c'est que les perles que nous lui portons s'en vont aller orner le cou de sa créole...

Saint-Génix me regarda de travers :

— Vous me semblez bien remonté contre cette femme...

— Vous n' imaginez pas ce qu'il fallait lui glisser sous le manteau pour emporter un marché! Et tout cela partait en fanfreluches, en cadeaux et friandises à des blondins falots! Tenez! Croyez-vous

qu'elle m'a offert un coffret de dragées pour l'avoir baisée à la husarde sur un coin de canapé! Des dragées! Je vous demande un peu...

— Holà! s'écria-t-il. Vous avez baisé la femme de Bonaparte? Décidément, le soleil d'Orient ne vaut rien à votre tempérament provençal! Et puis, êtes-vous bien placé pour juger de la vertu des femmes après avoir passé toutes vos nuits dans l'île à traîner je ne sais où...

— Qui vous dit que j'étais avec une femme?

— Votre air content de vous et... un peu las au matin.

— Et si je vous disais que ces nuits, je les ai passées à deviser avec cet aimable Karim Hamo dont vous vous êtes si fort entiché?

— Pfff! Je n'en crois rien! C'est Koudiana au soulier de satin que vous avez honorée avec tant d'assiduité! Entre nous, vous eussiez pu au moins me la faire connaître. Vous êtes d'un égoïsme! dit-il sur un ton pincé.

— Mais puisque je vous dis que j'étais chez Karim Hamo!

— Non! Vous étiez chez Koudiana, j'en suis certain!

— Karim Hamo et Koudiana sont une seule et même personne.

— Vous voulez dire qu'il s'agit d'une femme travestie en homme? lança-t-il, d'un coup intéressé.

— Ou d'un homme travesti en femme...

— Là je vous arrête! C'est l'un ou l'autre, mais ne peut être l'un et l'autre!

— Eh bien vous vous trompez! Cet être a tous les organes d'un homme en même temps que ceux d'une femme!

Il se recula et me regarda avec attention d'un air sévère:

— Lacoste! Je vois que l'Orient vous a tout de bon fait perdre la tête! Il est grand temps que nous retournions en France!

— Je ne demande pas mieux! dis-je, et puis j'ajoutai en tournant vers le ciel des yeux innocents: Les Provençaux ne sont pas menteurs, Saint-Génix: c'est la Fortune qui se plaît à leur jouer des tours car elle sait qu'ils sauront les conter comme personne.